



Rencontre avec le metteur en scène François Tanguy

Dans la dernière création du Théâtre du Radeau, pas de récit. Mais alors, que dit "Coda" ?

Son Radeau méduse

Le soir tombe sur les arènes romaines de Purpan, à Toulouse ; le froid commence à pincer la peau. François Tanguy reste cependant assis dehors, jambes croisées, corps noué. Il parle avec lenteur et réserve ; ses mains régulièrement froissent son visage comme s'il était une feuille de papier. Parfois, sa voix hésite, change de registre avant de s'évanouir dans un souffle, « *Faire du théâtre, c'est compliqué ; d'ailleurs, plutôt que faire, il faudrait dire saisir, saisir le théâtre.* » D'autres fois, l'ombre du doute vient rompre brusquement le fil de sa parole, « *Je dis cela, mais ça ne*

sert à rien ! » Peut-être s'en veut-il de ne pas être plus précis dans ses propos, mais, en même temps, il ne fait rien pour vraiment le devenir. Au fond, ce doute exposé, à l'air libre, devant un interlocuteur qu'il connaît à peine, lui convient assez bien, aussi bien que son pull de camionneur ou son air de marin breton. Un peu vouté, son corps porte l'empreinte d'un pesant souci, d'une insatisfaction tenace. Son œil tressaille. Jusque-là, François Tanguy avait été souriant, bienveillant, hospitalier même, à l'égard de quelqu'un qui n'a quasiment rien vu de son travail de metteur en scène ; mais cette fois, à la tombée du jour, il est ailleurs, reclus au plus profond d'une caverne à l'intérieur de laquelle nul ne pourrait le rejoindre, étranger, lointain, un peu cyclopéen. Nul orgueil dans cette mise à distance, plutôt de la pensée brinquebalante qui

cherche la lumière alors qu'elle est devenue si rare. Tout probablement obscurcit aujourd'hui sa réflexion d'artiste qui n'a jamais dissocié la question politique de la question artistique : l'état d'urgence récemment décidé par le gouvernement, la difficulté de construire une parole collective qui donne du sens à l'explosion des banlieues françaises, ou encore notre impuissance apparente et commune à desserrer l'étau, « *desserrer la prise* », comme il le répète depuis la veille. François Tanguy rumine, comme si lui revenait personnellement la pleine responsabilité d'ouvrir les têtes ou de rendre le travail de la pensée désirable et, si possible, utile.

Invité deux semaines durant par le Théâtre-Garonne de Toulouse avec sa dernière création, *Coda*, il s'est rendu le matin même au lycée Raymond-Naves pour →

François Tanguy : "Au moment de la représentation, nous et vous sommes à égalité."

→ parler justement de ce spectacle que les élèves ont vu la veille. La rencontre avait sans doute été préparée avec soin, mais tout s'est déroulé comme si elle n'avait pas eu lieu et que le fossé entre lui et eux, l'artiste et les autres en somme, n'avait pu être comblé. Manifestement, *Coda* a décontenancé ces élèves de seconde et de première, tous pourtant en option dite de « détermination théâtre ». Que leur avait-on dit de François Tanguy, de son travail ? Que savaient-ils ou croyaient-ils savoir du théâtre d'aujourd'hui, des formes qu'il invente, des espaces qu'il se cherche ? D'emblée, François Tanguy les a prévenus : « *Je vous le dis tout net, de narration, il n'y en a pas dans Coda. N'attendez pas de moi que je vous raconte ce qu'il faut savoir ou comprendre ! Il vous revient à vous de faire ce travail du sensible et de la pensée.* » Il les a aussi intrigués : « *Au moment de la représentation, nous sommes strictement à égalité, nous et vous, en train d'expérimenter ensemble une autre présence au monde.* »

Pour mieux se faire comprendre d'eux, François Tanguy a évoqué Monet l'inlassable et ses *Nymphéas*, comparé le plateau de la représentation à une table de travail et *Coda* à des « pelures de théâtre », des miettes, des bouts en somme, comme s'il n'était plus possible aujourd'hui d'envisager le théâtre comme une totalité, faite de grands textes, de personnages et de rituels, mais seulement de se coltiner jour après jour une pratique,

de l'éprouver à plusieurs, corps à corps, sans direction ni garantie. « *Du moins, corrige-t-il, si l'on accepte que le théâtre n'est pas ce qui a déjà été fait, mais ce qui est en train de se faire.* » Les lycéens en sont restés sans voix, littéralement « scotchés ». Qui leur a jamais parlé avec une telle rudesse du travail artistique ? Voilà comment, par ce matin d'automne frileux, le théâtre s'est imposé à eux comme une affaire d'humains grave et complexe, une affaire évidemment singulière et politique, tout le contraire de la distraction, du fantasme ou du hobby. Un travail qui engagerait donc autant le spectateur que l'acteur. « *Se mettre en état de veille une heure et dix minutes, chacun peut tout de même s'accorder encore cela. De toutes les manières, nous ne savons pas faire autrement !* » a conclu François Tanguy.

Une heure et dix minutes, c'est à quelques secondes près le temps que dure *Coda*. Quant à ce « nous » auquel il est revenu sans cesse devant eux, il le désigne, lui, François Tanguy, au moins autant qu'il désigne le Théâtre du Radeau, l'un et l'autre inséparablement noués dans une même existence. L'aventure du Radeau commence en 1978 dans une MJC du Mans ; François Tanguy la rejoint en 1982 comme metteur en scène ; il ne bougera plus de là. Il a aujourd'hui 47 ans. Appartenir au Radeau est davantage une manière d'être qu'un emploi. Il y a les historiques – les comédiens Laurence Chable

À voir

Coda, de François Tanguy et le Théâtre du Radeau, du 1^{er} au 17 décembre, Festival d'automne, Odéon-Ateliers Berthier, Paris 17^e. Tél. : 01-53-45-17-17.

ou Fröde Bjornstad, par exemple – les néophytes, et ceux qui ne sont jamais très loin, soit une quinzaine de personnes. A quoi cette longue histoire artistique a-t-elle abouti ? A *Coda*, a-t-on envie de répondre brutalement, c'est-à-dire au présent. Certainement pas à un répertoire ! Toutes les créations de François Tanguy et du Radeau sont apparues après une laborieuse gestation, elles sont allées leur chemin, jusqu'à leur épuisement naturel. Et chaque fois, une autre création est venue presque organiquement prendre la suite de la précédente, l'absorbant, la transformant. C'est pourquoi François Tanguy n'imagine même pas pouvoir reprendre un jour *Les Cantates* (2001), *Orphéon* (1998), *Bataille du Tagliamento* (1996), *Choral* (1994), ou *Woyzeck-Büchner-Fragments forains* (1989)... Rien ne peut jamais être recommencé. « *Les travaux passés se retrouvent dans les travaux présents. Pourquoi faudrait-il conserver une forme ?* »

Coda, on l'a compris, ne raconte pas d'histoire ni d'ailleurs ne se raconte. Il faut en être, s'abandonner, ne rien chercher, ne pas vouloir. L'espace ressemble à un chantier, un atelier, un garage. Trois hommes en long jupon blanc et chapeau noir apparaissent dans une lumière blanche, ils se tiennent par le bras, ils tournent sur eux-mêmes, puis disparaissent, ou, mieux, s'effacent. Portés par des acteurs, des panneaux translucides bougent lentement, ils décomposent l'espace, l'élargissent ou le réduisent, distribuent la lumière ou bien la retirent. Passent des silhouettes qui ne se rattachent à rien de familier. Des femmes sont agitées par des hommes telles des poupées, elles chutent, elles se redressent, puis s'effacent elles aussi, comme un vieux souvenir de mélodrame. Un homme assis à une table, de profil, dit un texte de Franz Kafka, plus tard, il dira un texte d'Antonin Artaud, il semble que jamais voix humaine n'ait chanté de la sorte, avec une si grande liberté, son désespoir. Venue encore de plus loin, une femme tragédienne est juchée sur une table, on dirait que, avec son corps ainsi dressé formant une figure de proue, elle est en train d'inventer le théâtre ●

Daniel Conrod

Photos : Guillaume Rivière pour Télérama



Coda, ou le théâtre en train de se faire. Le fruit d'une pratique éprouvée à plusieurs, corps à corps, sans garantie.